

L'ESPACE KRÁLIEN, ÉLÉMENTS DE GÉOPOÉTIQUE

Kassikpa Georges KOUASSI

Université Félix Houphouët-Boigny – Côte d'Ivoire

kassikpageorges@gmail.com

Résumé : À mesure qu'on lit et relit Petr Král, son œuvre et sa vie semblent de plus en plus à l'analyste qui y consacre une étude que cet auteur s'inscrit de plein pied dans le champ géopoétique fondamental tel que conçu et initié par l'Institut international de géopoétique. La dimension transdisciplinaire de ce champ de recherche et de création, fondé par Kenneth White en 1989, de même que la prédominance de certains principes tels que créer le poème de la terre, se consacrer à une belle méditation du monde tout en se posant la question fondamentale qui consiste à chercher à savoir ce qu'il en est de la vie sur terre et ce qu'il en est du monde sont si saillants dans l'œuvre de Petr Král qu'il importe de le souligner.

Mots-clés : Petr Král, voyage, espace, monde, géopoétique.

Abstract: As one reads and re-reads Petr Král, his work and his life seem more and more to the analyst who devotes to it a study that this author fits fully into the fundamental geopoetics field as conceived and initiated by the International Geopoetics Institute. The transdisciplinary dimension of this field of research and creation, founded by Kenneth White in 1989, as well as the predominance of certain principles such as creating the poem of the earth, devoting oneself to a beautiful meditation of the world while asking the question Fundamental which consists in seeking to know what it is about the life on earth and what it is of the world are so salient in the work of Petr Král that it is important to underline it.

Keywords: Petr Král, travel, space, world, geopoetics.

Introduction

Depuis quelques années, la dimension spatiale se taille une place de choix dans le vaste domaine de la critique littéraire. Notamment avec la géopoétique de Kenneth White que l'on pourrait considérer comme une étude des formes littéraires qui façonnent l'image des lieux, et une réflexion sur les liens qui unissent la création littéraire à l'espace. En effet, vers 1978, lors d'un voyage au Labrador, le mot « géopoétique » vient à l'esprit de cet auteur écossais contemporain. Son but est de se mettre en étroite relation avec le dehors. « Loin de la poésie du terroir, il retourne au sens initial du mot « cosmos » et déploie un monde poétique où le nomadisme intellectuel brise tout carcan idéologique » (Sophie Chiari-Lasserre, 2006). En fait, l'approche analytique qu'il propose associe littérature et géographie. Dans le cadre de l'analyse qui est faite ici, cela permettra d'apprécier les espaces évoqués dans les œuvres de Petr Král et la

façon dont l'imaginaire de celui-ci les affecte tout en mettant en avant leur valeur symbolique et leur dimension poétique.

En outre, l'étude de la littérature Králienne à travers cette approche est des plus adaptée dans la mesure où, en tant que théorie, elle servira à analyser, à interroger l'ouvrage sur la façon dont l'auteur s'intéresse à l'espace comme représentation de sa mentalité tout comme évolution de celle de l'humanité. Cette approche permettra aussi de lire dans les textes choisis comment l'auteur écrit son propre rapport à l'espace qui met en crise le savoir géographique, et comment au lieu de reproduire les données géographiques, celui-ci les réinvente et les recrée (M. Collot, 2015, pp.8-23).

Dire le monde à travers une crise de la narration, une déconstruction du personnage et de l'intrigue au profit de l'espace est l'une des postures de Petr Král que cette façon de lire le texte permet de révéler. Le thème de l'espace prend de la valeur dans l'œuvre de cet auteur piéton dont les déambulations permettent de saisir les lieux à la manière d'un peintre, d'un photographe ou d'un enquêteur. C'est selon le cas. Cette attention portée sur le lieu se ressent dans la transcription faite dans l'œuvre. Dans quelle mesure justement cette large description du lieu noie-t-elle le récit au point de rendre ambiguë pour le lecteur la scission entre récit et documentaire, fiction et reportage ? Aussi, dans le souci de mesurer son intérêt pour les espaces qui l'entourent, ceux qui sont rares comme ceux du quotidien, comment s'en nourrit-il et à quel point ceux-ci impactent-ils sa création littéraire et sa vision du monde ?

1. Fabrication d'une littérature de l'espace : belle méditation du monde

Interrogé sur la façon dont il se définirait, Petr Král se présente comme un métaphysicien piéton. Il s'agit pour l'auteur de soigner son rapport à ce qui le rapproche le mieux de la nature, de l'univers en se consacrant par exemple à son activité favorite qu'est la marche. De cet exercice physique, de la pratique littéraire que l'auteur y greffe, tout comme le mode de vie qui en découle, surgit le caractère d'hyperboréen tel que conçu par Kenneth White. Celui-ci conçoit ce terme "hyperboréen" dans deux sens apparentés. D'abord, pour désigner l'homme qui, sur la base d'une révolte instinctive, entreprend une critique radicale de notre civilisation, qui lui apparaît gravement déficiente, et qui en outre, s'est engagé dans une traversée vers quelque chose d'autre. Puis, pour désigner le complexe culturel circumpolaire nord-occidental et psychologique dont les premiers Grecs avaient eu vent, mais qui fut, plus tard, obscurci par l'hellénisation, la romanisation, et la christianisation (K. White, 1997, p. 73.).

Pour mieux comprendre, il faut retenir que Petr Král peut être qualifié d'hyperboréen en ce qu'il s'est déplacé et se déplace constamment par l'action des voyages. Il n'est pas fixe. N'ayant aucune stabilité, c'est exact de dire qu'il est inconstant. En outre, cette inconstance physique, le fait qu'il n'ait aucune habitation fixe a une influence sur son comportement dans la mesure où on ne peut lui reconnaître aucun modèle, aucun comportement planifié ou prévisible. Il est tel un Hyperboréen.

Personne ne sait rien des Hyperboréens. L'Hyperboréen est un homme en chemin erratique vers une région située par-delà. Les gens ne voient que l'erratique (les pierres qu'il laisse sur son chemin), mais lui voit par éclairs la région par-delà. De ce qui se trouve par là-bas, aucune définition n'est possible. On est à vingt mille lieux de toute civilisation.

K. White (1976, p.48)

Le déchirement, la solitude et l'envie de partir. Autant d'attitudes qui sont propres à celui qui fuit et se met constamment en mouvement, à la merci de l'exil quelques fois subit : « propulsés vers les gares (...) contre le gris glacial des quais » au point de se trouver au matin dépossédé, mais de quoi. Sinon de soi qui n'existe plus Ex-il ! » (P. Král par P. Commère, 2014, p. 23).

Le mot "hyperboréen" dans mon vocabulaire remonte évidemment à Nietzsche. On se rappellera le premier paragraphe de son livre *L'Antéchrist* : "Nous sommes tous des hyperboréens. Nous savons très bien dans quel éloignement nous vivons. Au-delà de la mer et des glaces, notre vie, notre bonheur...". Dans le vocabulaire de Nietzsche et dans le mien, le mot hyperboréen indique une distance vis-à-vis de l'état de choses. L'Hyperboréen est quelqu'un qui ose dire : Non, je ne vais pas vivre de cette façon, je ne peux vivre selon ces normes-là, je prends mes distances, je m'éloigne, et dans cet éloignement je vais essayer de travailler, je vais essayer de déployer mes énergies d'une autre manière que celle que m'offre la société. Je vais - égoïstement dira-t-on - essayer de me développer, d'ouvrir un nouvel espace de vie et de pensée, un espace existentiel et intellectuel. On ne peut pas les séparer.

R. Misrahi (2003, p. 14)

Vivre en hyperboréen, c'est choisir délibérément la marge comme lieu d'habitation. C'est avoir la conviction de l'existence d'un monde qui serait là pour loger toute singularité. Ainsi, dans sa vie et dans son œuvre, Petr Král travaille depuis des années à en recueillir les traces et les signes. Ayant une opinion de la vie et du monde partagée par très peu de gens, il ne se sent bien qu'à l'écart de la société, adoptant une langue, le français, incomprise par la plupart des membres de sa communauté d'origine et pratiquant une littérature ne respectant pas les normes de formes et de genres habituelles.

Si Petr Král se présente comme étant en communication avec le monde, le message qu'il semble entendre de celui-ci est : souvenez-vous-de-moi ! De ce fait, être au monde, bien savoir son monde et être au fait de la façon dont va le monde, c'est-à-dire de l'ensemble des choses et des êtres existants, c'est de travailler rigoureusement à « comprendre le pourquoi et le comment du monde qui nous entoure » (A. Berger, 1992, p.10). L'examen attentif du monde, lui fait comprendre que le monde n'a pas toujours existé et qu'il n'est pas, par conséquent, à jamais donné. Pour le recouvrir d'éternité, un seul moyen : s'en souvenir ! Mais au-delà de la terre considérée comme le séjour de l'homme, c'est aussi et surtout de son imaginaire, de son environnement, de ses passions qu'il discute dans ses écrits et qui font justement de ses œuvres un monde qu'il aime, un monde à son image et tel qu'il l'imagine. Se souvenir de ce monde et le

retranscrire passe pour Petr Král, comme il le fait dans son œuvre *Enquête sur des lieux*, par se souvenir du monde de son enfance, le monde premier. De cette tendre enfance, il s'en souvient ainsi :

Dans l'enfance, les lieux semblaient donnés une fois pour toutes, irremplaçables et définitifs. Pour être dans le vrai, il eut en quelque sorte suffi d'apprendre leur usage ; gagner leur confiance et veiller à la conserver. Alors que, dehors, la façade de la villa s'endormait sous des vagues d'été palpitant contre le crépi de sable, il exploitait l'intérieur dans l'espoir d'en découvrir les sèves cachées et leurs circuits secrets dans les murs. [...] Deux pièces voisines, à l'étage, se disputaient sa curiosité. Le « boudoir » de la mère, clair, rêveur, égayé des grands éclats du jour qui entraient par les vitres larges, rarement voilées, pour mouiller le blanc des porcelaines rangées sur une longue commode ; une grande psyché, à l'angle, renvoyait à son tour au ciel le reflet de ses élans. Le salon, à côté était une pièce d'homme : plus sombre, lambrissé, à la fois protectrice et distante. Porte-fenêtre donnant sur un balcon, rideaux empesés et blancs, comme tissés de toiles d'araignée, dont les mailles inégales rendaient doublement diffus, la nuit, le clair de la lune qui pénétrait à l'intérieur. À droite de la porte-fenêtre, flanqué d'une lampe, un grand fauteuil marron foncé dominait un recoin « fumeur ». Trône abandonné qui, après le départ du père, devait seul tenir la place du roi.

P. Král (2007, p. 15-16.)

Dans cet extrait, le monde c'est d'abord le pays de l'enfance. Il ne s'agit pas de l'État ou de la Nation mais simplement de la villa familiale qui a logé son enfance avec tout ce qu'elle avait d'insouciant, de fragile et de neutre. Cette villa est significative en ce qu'elle représente l'habitat premier et désigne tout ce qu'il y a d'essentiel et de structurel.

Je ne pense pas en termes de patrie, ni même de matrice. Matrice, peut-être, mais avec un élan, non une nostalgie... surtout un idéogramme, ou peut-être un psychocosmogramme.

K. White, (1987, p.77)

Parler du monde de l'enfance, des lieux et de leurs secrets à la conquête desquels il fallait aller pour acquérir et conserver leur confiance, de la façade de la villa, du boudoir de la mère comme du fauteuil marron, trône abandonné par le père. C'est suggérer qu'une vie, un cadre de vie rigide et délimité, voir restrictif, fut le lieu de son enfance. Ces quelques monuments qui lui restent de cette époque lointaine attestent que les premiers moments de sa vie avaient déjà les germes de la douleur, de la solitude et de l'absence paternelle. De ce monde de l'enfance, va naître plus que le goût du voyage, une poésie de l'itinérance sur le chemin duquel une œuvre sera semée à chaque tournant du voyage.

C'est alors qu'il entreprend un long voyage qui sera en soi « l'ouverture d'un champ, la découverte d'espaces matriciels, de parcours possibles, de lignes d'horizon » (K. White, 1987, p. 11). Enthousiasmé par le voyage et sans cesse ressentant le besoin de se déplacer, jamais il ne se sent effaré, brisé ou perdu au milieu du vaste monde. Bien au contraire, c'est avec joie et dynamisme qu'il

construit pas à pas le récit de son périple, qu'il relate comme un événement majeur la moindre chose vue, découverte ou apprise en voyageant. Et quand voyager serait impossible dans le sens d'emprunter un véhicule pour aller d'une ville à une autre, le marcheur qu'est Petr Král, ne trouve aucun problème à faire d'une simple déambulation dans une rue tout un voyage. Ce besoin de mouvement est pour le moins significatif.

Même besoin d'une configuration, même besoin d'accord, même besoin de monde, même entrée dans un *champ* qui n'est plus celui de la philosophie éternitaire ni celui de la dialectique, mais un *champ matriciel*.

K. White, (1987, p. 35)

Être constamment sur la route, à la recherche de nouveaux espaces et paysages, traverser les lieux, les observer et les "reluquer" en espérant y trouver un nouveau monde est déjà un exploit. Mais, dégager toutes ces nouvelles figures, traverser sans cesse des champs nouveaux et y dégager avec autant d'aisance des images extravagantes sorties de l'ordinaire alors que cet ordinaire, on l'aurait regardé cent fois sans y prêter attention est surprenant et relève peut-être du génie littéraire. Une question naît quand on prête attention à la démarche : comment sélectionne-t-il les cadres qu'il retient ? « Pour George Borrow, les lieux les plus poétiques (c'est-à-dire existentiellement fertiles et intellectuellement stimulants) étaient les *dingles*, de petits vallons (quelles matrices y attendent l'esprit ?) et les "croisées de quatre chemins" (quelle possibilité, là, de connexions interculturelles ?) » (K. White, 1987, p. 87). Petr Král, pour sa part, précise :

Tout poème tombe du ciel et s'élève comme une herbe patiente au bord du chemin parcouru. S'il se suffit à lui-même, il reste secrètement lié - comme à sa gangue - à l'expérience qu'il résume, aux rencontres et aux accidents de terrain qui l'ont fait naître et auquel il répond en écho. En livrant ici à la fois le message final et son « brouillon » caché dans les coulisses, l'auteur voudrait montrer ce que, trop souvent, on a le tort d'oublier : la mission du poète est moins celle d'un beau parleur que, plus simplement, celle d'un arpenteur de l'existence. S'il parle, c'est d'abord pour donner de ses nouvelles, en indiquant le lieu jusqu'où il a porté sa lampe. Au besoin, aussi, en dehors du poème...

Petr Král (1989, p.7)

Si le poème relève de l'inspiration, Petr Král ne nie pas la part d'expérience, cette somme de faits quotidiens, d'anecdotes, de flâneries en banlieue, de faits vécus à la sortie au restaurant ou à la traversée d'un pont. La magie créatrice, qu'elle se manifeste sous la forme de poème ou de prose tient en un arrêt sur des moments de ses promenades que l'auteur réussit à faire basculer dans un voyage intérieur, un tourbillon duquel émergera le secret du monde et le secret en lui. C'est ainsi que Jack Doron fait l'éloge du monde intérieur mis à découvert à travers le paysage extérieur :

Le soi, la partie la plus cachée, vitale de la psyché, ne se perçoit qu'au dehors, et c'est à juste titre que l'on peut parler de "figure du dehors". Le propre de la démarche géopoétique est de saisir dans l'univers des choses, du paysage, la matrice, le contenant de notre fonctionnement psychique qui est représentable, entre autres, sous la forme du paysage archaïque. Nous avons ainsi un renversement du fonctionnement psychique : ce qui est le plus à l'intérieur est inaccessible par le dedans, mais il est par contre représentable comme "figure du dehors", c'est-à-dire comme forme organisatrice de notre fonctionnement psychique.

K. White (1982, p.98)

Il est clair que, peu importe le genre, poème ou prose, Petr Král propose une définition du geste créateur comme la mise en évidence d'un monde qui émergerait de l'esprit de l'écrivain et de son environnement. Quand le contact est adroit, délicat, recherché, on invente un monde au sens fort de ce mot : un espace d'épanouissement créé à dessein pour être cet univers qu'il cherche en vain partout et qu'il ne trouve nulle part. Qu'est-ce donc que ce monde ? Lisons Kenneth White :

Ce que tu as appelé monde, lit-on dans *Zarathoustra*, il faut commencer par le créer - ta raison, ton imagination, ta volonté, ton amour, doivent *devenir* ce monde." Et, ajoute-t-il ceci : "La vie n'aura servi à rien à celui qui quitte le monde *sans avoir réalisé son propre monde*".

K. White (1982, p.52.)

2. Voyage et déambulation pour une topographie de l'ordinaire

Si l'on devait définir Petr Král par une attitude qui serait constante et qui lui serait attachée quelle que soit l'époque et quelle que soit l'œuvre et son genre, prose ou poème, ce serait le mouvement vers l'avant. Mouvement qui consiste, bon nombre de fois, en l'action de se déplacer par un chemin plus ou moins long pour se rendre d'une ville à une autre, d'un pays à un autre ou d'un lieu à un autre. C'est aussi se promener, aller à pied, lentement, sans but précis sinon celui de camper la même attitude que durant le voyage : s'interroger à chaque pas qu'il pose. Ne pas s'aligner sur les actions communes mais choisir d'être en marge tout en s'interrogeant au travers d'une topographie de l'ordinaire. Sans outils tels que le niveau de chantier, le théodolite ou le tachéomètre pour mesurer l'espace. Mais ayant le compas dans l'œil, il se fait une représentation de tous les paysages qu'il parcourt. Ce ne sont ni les formes, ni les reliefs qui le préoccupent mais plutôt le rapport de l'humain à son milieu. Le lieu est donc une fenêtre ou un prétexte vers l'ordinaire qu'il faut prendre plaisir à observer autant que possible pour profiter du voyage qu'est la vie et non simplement la traverser brutalement. Cela rendrait l'expérience inutile si l'on ne s'attardait pas le long du chemin notamment par le biais des tournants. Justement, à ce propos il écrit :

Le tournant

Détente au milieu d'un inexorable trajet, un tournant seul donne sens au voyage et le transforme en joie. Rien d'étonnant que les trains poussent dans les virages un sifflement et font jaillir au ciel un fier panache de vapeur - alors que sur le hautain récif de New-York, ville des villes, pèse un affront

secret : le fait qu'il ne surplombe qu'un plat échiquier sans tournants. Luxe nécessaire, le tournant est le seul à alléger la prose de notre séjour au monde et à changer la traversée de celui-ci en danse. Même les joies de l'amour consistent dans les détours, sans quoi il ne serait qu'un stupide va-et-vient de piston-boucles et laisses de la séduction, flottement de jupe, lent enlèvement du gant ou du chapeau, douces déviations par la courbe de l'épaule ou par le creux discret dans le pli du coude. Le tournant permet de s'attarder avec les choses de passage, de maintenir plus longtemps dans les yeux la lueur d'un éclat de verre et la pâleur d'un buisson qui, au bord de la route, glisse contre l'horizon.

P. Král (2005, p.90)

Ces rendez-vous pris avec les tournants constituent un enseignement de vie basé sur la préservation poétique du monde et favorisant du même coup un assainissement de l'esprit.

Je pense que la pratique du haïku, en Occident, est une bonne chose. Et j'ai recommandé pour tout le monde ce que j'ai appelé le *haïku-walking* (la "promenade-haïku"). Cela invite l'esprit à se concentrer, et affine la perception des choses. Et puis cela débarrasse la poésie de la Poésie.

K. White, 2005, p. 98)

La déambulation est, justement, adaptée au recueillement. Et le recueillement peut prendre plusieurs formes. On peut marcher pour se décongestionner la tête et déstresser, c'est la méditation qui favorise la préservation de l'être malgré la vacuité et l'ignominie du quotidien et le gouffre dans lequel il invite à tomber. La marche permet de résister et de refuser d'y sauter. Mais, on peut aussi laisser errer l'esprit, réfléchir dans et sur le vide, mener une conversation avec soi-même et sur l'étrangeté des paysages et la nouveauté des cadres qui se présentent sous les yeux, fussent-ils habituels. Un tel exercice commencera peut-être par simplement capter des phénomènes comme le précise Massimo Rizzante dans la préface qu'il rédige dans *Notions de base*. Ce qui rend Petr Král attaché à cette démarche, c'est justement qu'il trouve cette pratique exempte de tout ornement superflu. Tout, en cette pratique est réduit à " un cendrier, un verre, une carafe, la semelle d'une chaussure, une cigarette allumée", etc... c'est-à-dire à l'ordinaire. Or, justement pour en découvrir le particulier, "l'extra-ordinaire", tout cela doit absolument être présent d'une manière extrêmement ordinaire : nulle transmutation dans le but secret de surenchérir ou d'habiller l'ordinaire autrement que par la quotidienneté.

3. Une présence envahissante du paysage, devenu acteur et non simple décor

L'étude des créations littéraires de Petr Král rapportent les éléments lexicaux de sa présence au monde et confirment l'hypothèse selon laquelle les multiples déplacements de l'être se réduisent à une quête d'identité et de bien-être. Son œuvre, prise dans son ensemble est pleine d'espaces. On y perçoit le souci qu'il a de mettre en évidence dans sa littérature les relations qu'il entretient avec son environnement spatial. À chaque parution, des poèmes aux proses, il se montre

de plus en plus attentif à l'inscription des faits humains dans l'espace tout en accordant un point d'honneur à la représentation de l'espace dans ses écrits. Comment s'expriment ici les liens qui unissent la création littéraire à l'espace ? le propre de l'œuvre de Petr Král est que dans celle-ci, le texte s'efface, l'auteur s'efface, et les personnages s'effacent pour laisser place au monde. Il fait tout cela pour faire voir le monde. Écrire, pour lui, c'est faire plus une description du monde qu'autre chose. C'est le cas notamment dans une prose telle qu'*enquête sur des lieux*, qui rompt avec le schéma linéaire de la narration, et parfois avec la narration elle-même pour accorder une part importante et parfois dominante à la description, et où les personnages tendent à perdre leur autonomie au profit d'une présence envahissante du paysage, devenu acteur et non plus simple décor (J-Y. Tadié, 1978.). Voici un extrait des plus illustratifs :

La résidence

Avant de s'endormir, parfois, il fuyait la villa en s'inventant pièce par pièce une maison à lui, tout à son image. Il ne la voyait pas neuve ; qu'il l'ait située au cœur de vieilles ruelles ou parmi les jardins quartier résidentiel, elle ressemblait à un palais décrépit, confortable et vaste mais passablement marquée par le temps et l'usure. Son parc lui-même – s'il choisissait une résidence – serait laissé à l'abandon, peu à peu gagné par une végétation sauvage ; la tour qui surmonterait le toit, faite de planches grossièrement assemblées et peintes en blanc, aurait l'aspect écaillé et terni de quelque vieille piscine ou d'un enclos de banlieue. D'entrée de jeu, par une sorte d'allergie naturelle à l'odeur du mortier ou du ciment frais, il plaçait la maison aux antipodes d'un nid charmant et perfectionnable sans fin par un bricolage assidu. Destinée simplement à tomber peu à peu en ruine, elle appellerait d'emblée un orage qui la ferait trembler sur ses gonds et blémir sous les éclairs, révélant brièvement ses charmes parmi les arbres courbés et les touffes d'orties fouettées par la pluie.

P. Král (2005, p.22)

La tendance se poursuit partout dans cette œuvre. C'est pareil ailleurs, même dans les recueils de poème comme dans *Témoins des crépuscules*, œuvre dans laquelle l'écrivain laisse la turgescence, l'abondance de la description ralentir voire embourber l'anecdote de laquelle elle naît pour finalement aboutir à l'étouffer.

Les gares

fin d'année. Après des semaines, des mois de tâtonnement,

À nouveau la vérité du silence répandu en cercles

aveugle, sans fin, sur les cendres bleues d'une pénombre peu profonde.

Le

buissement tenu d'une feuille tournée distraitemment

pour seul bruit et pour seule mémoire. Propulsés vers

les gares, toujours photogéniques, nous allions encore tous exposer le

profil

contre le gris glacial des quais ; le décor du monde, dans

le dos des silhouettes furtives, de nouveau montrait toute l'étendue de l'exil.

P. Král (2005, p.45)

Tout cela, pour rendre compte des visites faites dans les gares, détours indispensables pour prolonger l'errance. Œuvres après œuvres, le récit tourne court, on relève des évocations autobiographiques et des recueils de fragments dans lesquels l'inspiration géographique occupe une place prédominante. Une telle évolution du contenu textuel peut être assimilée à un récit d'espace, une tentative pour découvrir le lieu et en rendre compte auprès de ses lecteurs.

La cour (...), on croit pouvoir surprendre tout un monde à part, peut-être même retrouver un pan de son passé enseveli (...) un paysage d'été ouvert en tous sens est une salle inaccessible par excellence, tant il nous demande, avec insistance, de chercher à le rejoindre partout à la fois. Le seul à y entrer un peu est le peintre qui pose son chevalet en face et peu à peu, de loin, prospecte le paysage à petits coups attentifs de pinceau.

P. Král (2005, p. 119)

L'espace paraît subséquemment exploiter la crise du récit et la condition d'angoissé de l'auteur pour occuper une place importante dans la création du nomade et exilé qu'est Petr Král. Il s'agit là, sans doute, du déplacement littéraire de manifestations plus profondes. C'est l'avènement d'une nouvelle représentation du monde et de l'être. Laquelle vision permet de remettre en cause la supériorité de la personne humaine, capable de se saisir, par sa seule raison au profit d'une connaissance supérieure : la relation qui lie l'être au monde.

4. Dire le monde

La quête d'un écrivain tel que Petr Král c'est de trouver cet espace si singulier dans son esprit de créateur, mais vertigineusement si ordinaire pour le reste du monde. En fait, pour lui, c'est justement cet ordinaire qui reste à définir. La poésie fondamentale de Petr Král, consiste à découvrir cet espace, ce monde dont très peu ont la clairvoyance et face auquel nombreux sont ceux qui souffrent de cécité. En effet, s'il fallait être métaphysicien piéton comme l'est Petr Král, sans doute que l'on gagnerait aussi à se loger dans le confort d'une vie de penseur existentialiste qui s'arroge la liberté de vivre comme il le souhaite et aussi librement qu'il l'entend. Une telle attitude dispose-t-elle plus favorablement aux signes du monde et au message de celui-ci ? Comment le savoir ? Quoiqu'il en soit, l'écrivain s'est imposé le sacerdoce d'observer le monde et de le dire. C'est à croire qu'il se sent l'élu du paysage et qu'il a été oint par lui pour dire auprès du reste des humains les paroles sacrées que seuls peuvent entendre les initiés. Le but serait alors de transmettre à d'autres les visions reçues afin d'éviter que l'humanité ne disparaisse. Dire le monde pour un nomade tel que le piéton métaphysicien Petr Král, c'est vivre un rêve de demiurge créant une suite d'état tous divers par leur qualité et leur quantité en faisant le choix des paysages qui représentent des images de sa psyché en dépression dont l'écriture constitue un soulagement. Cet esprit créateur d'une œuvre originale, celle d'un nouveau

monde qui est la mise en évidence du rapport entre l'homme et son environnement. La littérature sert ici le projet de vie d'un être. Cela se fait en créant dans la fiction un paysage, un monde qui réduit son effort d'adaptation mais qui est propre à sa volonté d'être singulier et à part.

Naturellement, on comprendra que les œuvres de Petr Král mettent en perspectives ce qui l'intéresse, le monde qu'il dit est nécessairement une vision de voyageur. Qu'est-ce donc que cet environnement dont l'auteur rend compte ? Puisque la vie est quotidienne, c'est le rapport de cette quotidienneté qui est fait, c'est d'abord l'inventaire des composantes matérielles qui meublent son paysage. On lit :

Le paysage

L'été n'insistait pas. Répandu glorieusement jusqu'à
l'horizon du monde
deviné, il repoussait le temps – comme pour toujours
– au bord de la plaine.

Le trésor était partout et nulle part ; l'or du pré étalé
sous une branche penchée avec douceur,
la chambre allumée par le soleil dans le taillis lointain,
offraient la demeure et l'abri. Loin du glissement des
trains qui traversaient le paysage
avec des toiles peintes couvertes de poussière, de sang
à peine séché,

le silence des clairières s'embrasait par instants
de la nudité d'une statue en éveil ; la vieille divinité frot-
tait à nouveau sa peau brûlante
contre l'écorce des arbres taciturnes. Au lendemain de
l'examen réussi, la cour paisible entourait à nouveau
l'élève

seul vide des coulisses, inondant avec éclat
toute la scène. La promesse de Noël, blottie toujours
plus timidement

dans sa cachette de fin d'année, disparut le même soir derrière les feux de
l'orage

illuminant soudain le jardin et ses arbustes. Il n'y eut
guère besoin d'apporter la lampe
pour qu'une pale comète brillât là, en silence,
sur la page du calendrier.

P. Král (1989, p. 17)

D'autre part, dire le monde c'est aussi en révéler les signes et symboles. C'est laisser son attention être captivée par ceux-ci. Tout le secret consiste à savoir reconnaître ses signes et à savoir en user pour en tirer la sagesse nécessaire à la conduite d'une vie. La routine du comportement est interrogée dans chacun des textes de l'auteur comme s'il y trouvait une nécessité quasi vitale à penser ce qui meuble les journées comme ce qui meuble l'environnement. Toutefois, du fait que la vie se vit au quotidien, c'est-à-dire au jour le jour, le déroulement des jours et le cadre spatial qui en est le théâtre impactent largement sur la qualité de la vie. C'est pour cela que pour Král, la cadre de vie doit correspondre au projet de

vie. Et, tant que celui-ci n'y correspond pas, il faut mener une quête tellement rigoureuse qu'elle conduira à une découverte ou permettra de trouver la voie de celle-ci.

Or notre existence devient de plus en plus symbolique, les choses de la nature : arbres et ruisseaux ont quitté la vie quotidienne pour devenir des pôles de désirs lointain et peu accessibles, dans des lieux presque mythiques, campagnes et parcs nationaux quasi interdits d'accès, elles sont remplacées par des objets fabriqués, des formes normalisées et surtout des signes, ce qui fait que notre existence se passe de plus en plus dans un empire de signes où nous préparons nos actions moins avec les objets eux-mêmes qu'avec les signes qui les désignent et engendre les routines d'actes stéréotypés. Dans la ville, dans l'aéroport, sur la route, dans l'appartement, nous agissons à partir des idéogrammes qui désignent les choses : des signaux routiers, des symboles, des écrits.

A. Moles Abraha (1988. pp. 68-77)

Tout ce rapport de symboles est fonction de l'évolution du monde et de la culture générale de l'humanité qui donne la vie à lire avant d'être vécue. Pour bien vivre sa vie, il faut donc que chaque être humain développe une compétence à la lecture et à la compréhension de ce qui l'entoure d'où la forte attraction que le lieu exerce sur l'auteur.

Rien qu'à suivre attentivement ses lignes de force, en même temps que ses propres envies secrètes, il forcerait le décor à raconter l'histoire qu'il contient en germe, voire à révéler sous ses divers attraits un ordre cohérent. Peut-être, c'est vrai, cet ordre est-il déjà à lire à la surface des choses ; si les lieux qui l'attirent lui paraissent en même temps singuliers et « justes », cela tient aussi, sans doute, à leurs qualités purement plastiques : aux accords et échos par quoi leurs recoins et leurs niches, les teintes des murs et des rideaux, les masses et les contours des objets présents se répondent comme les formes et les couleurs d'un tableau achevé. Mais ne peut-on autant inverser le propos, pour voir dans l'unité plastique d'un lieu (ou d'une toile) le simple signe d'un ordre plus occulte, et autrement important ? Reste que suivre l'appel des lieux, c'est aussi leur donner la réplique et les inciter à parler, fût-ce au moyen d'un simple aménagement.

P. Král (2007, p.129-130)

Ainsi, faire un inventaire du monde dans lequel l'humain est logé, avec les lieux qui sont son habitat et les objets qui meublent celui-ci, les symboles qui représentent sa vie et son cadre de vie pour essayer de soigner l'embarras de son identité et justifier sa singularité dans un monde qu'il aura rendu plus lisible : tel est le projet d'écriture de Petr Král.

Conclusion

Tarauté par la question de la nature du monde qui l'entoure et bien souvent dégouté par le sentiment d'incarcération qu'il éprouve, Petr Král est comme aspiré par le goût de l'ailleurs et de l'exploration d'espaces nouveaux.

Que les désirs de la marche, du déplacement, du voyage et de l'ailleurs soient motivés par un mal de vivre ou par un besoin touristique, il en résulte un témoignage du monde relevant du rapport de l'auteur à l'espace et à la pratique directe que celui-ci en a.

Les différents périples auxquels celui-ci s'adonne visent à la découverte de son identité, à la conquête de son amour propre par la découverte et la conquête de territoires qui l'attirent et captent son attention. Ces territoires n'étant pas méconnus, il les revisite et les fixe dans le temps. Ils sont pour lui des balises qu'il fixe pour se créer une stabilité dans le tourbillon de ce monde qui bouge trop vite sous les pieds à la manière d'un tapis roulant. On pourrait aussi le comparer à une scène de théâtre visionnée en accéléré et dont le décor change trop vite pour qu'on s'en aperçoive. Une telle vitesse laisse le spectateur avec des interrogations empêchant d'aller de l'avant.

Ainsi, la géopoétique en tant que méthode d'analyse aura permis de relever le nomadisme artistique et géographique de l'auteur. Transgressant les limites des espaces qui bornent les nations, Petr Král pousse la démarche jusqu'à ce que l'œuvre et l'espace dont elle est la représentation s'entremêlent et s'enrichissent mutuellement.

Références bibliographiques

- BERGER A. 1992. *Le climat de la terre : un passé pour quel avenir ?* De Boeck Supérieur, Bruxelles (Belgique)
- CHIARI-LASSERRE S.. 2006. « Catherine Chauche, Langue et Monde. Grammaire géopoétique du paysage contemporain. », *Transatlantica* [En ligne], 1, mis en ligne le 23 avril 2006, consulté le 28 avril 2016. URL : <http://transatlantica.revues.org/598>
- COLLOT M.. 2015. « Pour une géographie littéraire... » *Carnets : revue électronique d'études françaises*. IIe série, n° 3
- COMMÈRE P.. 2014. *Petr Král par Pascal Commère*, Editions des Vanneaux, Paris
- KRÁL P.. 1989. *Témoins des crépuscules*, Champ Vallon, Seyssel
- KRÁL P.. 2005. *Notions de base*, Flammarion, Paris
- KRÁL P. 2007. *Enquête sur des lieux*, Flammarion, Paris
- MISRAHI R.. printemps 2003. « Dans l'océan de la pensée heureuse » (Entretien), *Goéland, Atlantique Nord*, n°1
- MOLES Abraham A. 1988. « Dire le monde et le transcrire. » In : *Communication et langages*, n°76, pp. 68-77.
- TADIÉ J-Y. 1978. *Le Récit poétique*, PUF, Paris
- WHITE K., 1982, *La Figure du dehors*, Grasset, Paris
- WHITE K. 1987. *Le Poète cosmographe Entretiens Réunis* par Michèle Duclos, Presses Universitaires de Bordeaux, Bordeaux
- WHITE K.. 1987. *L'Esprit nomade*, Grasset, Paris
- WHITE K. 2005. *L'Ermitage des brumes* avec Éric Sablé, Dervy, Paris
- WHITE K..2007. « L'appel du vide », *Un monde ouvert*, Gallimard, coll. « Poésie », Paris
- WHITE K. 1976. *Les limbes incandescentes*, Denoël, Paris
- WHITE K. 1997. *Une stratégie paradoxale*, Presses universitaires de Bordeaux, Bordeaux